
Zam ! Zam !¹

Aéroport de Gillot – Saint-Denis de la Réunion – 7 avril 2020 – 12 h.

Devant moi, une astronaute fardée d'une combinaison verte, d'un masque FFP2 greffé sur la figure et d'une paire de lunettes de protection embuées sur le nez, exhibe entre ses doigts de plastique un coton tige de taille XL.

— Ne vous inquiétez pas. Mettez la tête en arrière, dit-elle d'une voix calfeutrée et professionnelle.

À l'instant où l'infirmière prononce ces mots, j'enfonce mes ongles dans l'accoudoir du fauteuil dans lequel je suis recroquevillé. Mes deux enfants ont subi cette épreuve avant moi courageusement. Je me sens ridicule.

Alors qu'elle plonge la longue tige dans ma narine gauche, se frayant un chemin douloureux vers mes fosses nasales, l'image de mon pied et de ma jambe disparaissant dans la neige poudreuse surgit dans mon esprit. Ce tour de passe-passe de mon inconscient est une rémanence d'un voyage au long cours. Il y a 15 ans, je parcourais avec ma femme (Fanny) la Chine et le Tibet, une épreuve hivernale, à vélo et à cheval sur les traces d'Évariste Huc, le premier français à avoir foulé les dalles du Potala à Lhassa au XIX^e siècle. Cinq mois d'apprentissage qui m'ont permis de laisser vagabonder mon esprit sur les plages de sable blanc sous un soleil réconfortant, pendant que mon corps en souffrance affrontait les tempêtes verglaçantes. Cette méthode s'apparente à l'hypnose, me confia une amie à mon retour. Certes, mais je manque de pratique. La douleur du corps étranger qui me laboure le cerveau me flanque à nouveau sur mon fauteuil. Au bout des dix secondes réglementaires de curetage de muqueuse, le « coton tige » rouge-carmin s'extirpe de mes naseaux. Je viens tout juste d'avoir 47 ans.

¹ « Allons-y ! » expression népalaise pour encourager les randonneurs

Ma jambe gauche s'extrait de la gangue de neige collante dans un bruit de velours. Je dégage la poudre blanche de ma guêtre rouge. Je suis au quatrième jour de trek sur les « sentiers marron »² des Annapurnas. Il me reste 8 jours de marche en famille, avec Fanny et mes deux garçons, Gaétan et Titouan (5 et 8 ans). Nous profitons de ce voyage, pour apporter 25 kg de fournitures scolaires dans des écoles sur notre trajet. Ce sont principalement des dons récoltés par les enfants des écoles de l'Entre Deux (Réunion). Trois porteurs nous accompagnent. Le plus jeune, Bijaya, 21 ans, porte dans son dos l'essentiel du matériel scolaire. Nous sommes loin des 40 kg de chargement que l'on affublait aux sherpas des générations précédentes. Un réel progrès. Cependant, je regarde avec compassion les pieds de Bijaya, chaussés d'une légère paire de baskets déjà trempés.

— Ça va aller Bijaya ?

— Oui, ne t'inquiète pas, elles ont fait le tour des Annapurnas. Zam ! Zam !

En contemplant le manteau blanc immaculé, à la recherche du sentier camouflé sous l'épaisse couche de neige, je doute de sa réponse.

— Tu veux mes guêtres ?

— Non merci. Zam ! Zam !

Je lui tape la main et je m'approche des deux autres porteurs, Nar et Jit. Ils sont plus âgés, cela se devine sur leur visage minéral. Difficile de leur donner précisément un âge. La montagne est leur patrie, elle sculpte à son image des talwegs et des crevasses dans la chair. Quant au soleil, il burine et imprime un sourire infrangible, au milieu de leur bouille d'éternel enfant. Je jette un œil sur leurs pieds : de vieilles baskets qui ont certainement arpenté les sentiers himalayens pendant de longues années. Elles ne sont pas déchirées, c'est déjà ça.

— OK ?

— OK !

Ils ne parlent pas anglais comme Bijaya qui étudie à l'université de Pokhara, mais le sourire est universel et nous nous comprenons. Je rejoins mes enfants qui ressemblent au bonhomme de neige qu'ils ont improvisé avant notre départ, leur visage dissimulé derrière la poudre blanche.

² Sentiers peu fréquentés, à l'écart des itinéraires principaux (en référence au chemin marron de la Réunion)

Des gendarmes et des agents de l'ARS (Agence Régionale de Santé), camouflés dans une combinaison de papier blanc, masque chirurgical sur le visage, nous indiquent à bonne distance, le bus affrété par la préfecture de la Réunion. Le nez encore endolori, nous suivons docilement le cortège des 40 voyageurs revenant de Paris par le vol UU974 et assignés en quatorzaine dans un lieu inconnu. Nous devinons dans nos regards croisés, la même question : Le Nord ? Le Sud ? Quel hôtel ? Quel gymnase ?

Nous sommes des prisonniers sur le trajet du pénitencier, incarcérés avant même l'heure du procès. Mais quelle faute avons-nous commise ? Nous venons à douter : sommes-nous coupables d'avoir été potentiellement « contaminés » par ce satané virus ?

Je rassure mes enfants en grimant dans le bus et nous nous installons sur nos sièges. Je plaisante :

— Regardez les enfants ! Ils ont oublié de déballer le bus !

Tous les sièges sont emmaillotés dans des sacs-poubelle noirs. Les fenêtres et la climatisation sont condamnées, de peur de propager le virus volatile à travers le bus. Devant moi, le chauffeur projette des ombres chinoises sur la bâche scotchée au plafond, au sol et aux parois de la cabine étanche. Nous sommes dorénavant confinés dans cet aquarium de plastique. L'escorte policière lance le signal, le bus démarre et s'engage vers la route du Sud, en direction de Saint-Pierre. Je regarde avec nostalgie les montagnes émeraude de la Roche Écrite défilier au-dessus des immeubles blancs de la capitale. La liberté est à portée de mains. Les rues sont désertes. Nous ne sommes pas les seuls à rêver d'ailleurs derrière les vitres de nos « prisons ». La Réunion hiberne.

Refuge de Dobato 3400 m — Massif des Annapurnas — Népal — 15 mars 2020 — 8 h 45

Le regard collé sur le sommet enneigé de l'Annapurna Sud, hypnotisé par le vent qui balaye la crête dispersant dans le ciel bleu naissant des nuages de topaze égrugés, je m'enivre de ce sentiment de liberté. L'aube timide du printemps diffuse ses premiers rayons de lumière, scindant en deux parties la vallée. Tandis que des rais de lumière dorée éclaboussent les sommets, des ombres glaciales pétrifient le fond de la vallée, engoncée dans un linceul d'albâtre. Notre petite troupe est immobilisée dans le refuge de Lila et Khadka. Depuis deux jours, une tempête de neige, d'une rare intensité à cette période, a métamorphosé en moins de 24h notre terrain de jeux et l'a rendu impraticable. Qu'importe, nous synchronisons nos mouvements avec les respirations de la nature et patientons un jour de plus. Il est inutile de faire courir des risques à nos enfants. La nuit précédente,

le vent soufflait si fort qu'il projetait la neige entre les planches de notre abri, recouvrant nos sacs de couchage d'une poudre blanche détrempée. Impossible de dormir avec les grondements incessants du tonnerre et les flashes éblouissants qui ponctuaient la nuit glaciale. Je déblayais alors inlassablement la neige qui s'accumulait sur la tête de Titouan. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il dormit à poings fermés jusqu'au matin. Il avait une totale confiance en mes supers pouvoirs de papa protecteur.

Khadka lance le signal du départ, chaussé de bottes de jardin en caoutchouc, il ouvre la trace. Nos porteurs et nous-mêmes sommes incapables de retrouver le sentier dissimulé sous la neige. Notre hôte s'est spontanément proposé de nous accompagner jusqu'au prochain village dans la vallée, là où l'air est moins piquant. Nous n'irons pas plus haut dans la montagne comme nous l'avions prévu. Trop risqué. Le démon des avalanches s'est réveillé et nous ne sommes pas suffisamment équipés, avec nos chaussures basses et nos guêtres trop courtes, pour affronter des conditions hivernales.

Nous progressons en file indienne, damant la neige sous nos pas, pour que les enfants ne sombrent pas, avalés par des vagues de sucre glace. Tous deux exultent, rient à tue-tête, grisés par autant de friandises. C'est la première fois qu'ils découvrent autant de neige. Malgré nos efforts pour aplanir la trace, ils préfèrent l'école buissonnière en naviguant hors du chemin battu et disparaissent aux creux des vagues, avant de réapparaître recouvert d'écume. Bien que cette insouciance dédramatise la situation, Fanny et moi échangeons des regards inquiets. L'étape du jour sera longue. À ce rythme, il nous faudra au moins 8 h de marche pour rejoindre le village, 1600 m plus bas. Quels dangers nous attendent ? Et qu'en sera-t-il de la résistance au froid des enfants ?

L'Étang-Salé les Bains — Réunion — 7 avril 2020 – 15 h 30

Le bus s'est immobilisé sur le parking de l'hôtel et nous récupérons nos sacs d'expédition. Après un bref accueil à distance de nos « geôliers », nous signons les décharges de la préfecture : « Nous acceptons volontairement notre isolement pendant 14 jours. » ; comme si nous avions le choix. Quelques minutes plus tard, nous découvrons notre chambre de 15 m² qui sera notre refuge durant notre confinement. Le virus a remplacé la neige et dorénavant, notre Machapuchare, notre Annapurna, notre Dhaulagiri, notre horizon seront un mur d'enceinte de béton culminant à trois mètres. Un obstacle impossible à franchir, inviolable, le domaine du divin, tout comme le sommet du Machapuchare qui se dresse à 6993 m.

- C'est bon, il est attaché. Je passe devant. Fais attention ça glisse.
- J'ai un peu peur papa ! me lance Titouan.
- Ne t'inquiète pas mon grand. Tu as tes crampons et tes bâtons. Maman te tient bien et je suis avec Gaétan juste devant toi.

Le soleil de midi réchauffe timidement la vallée, suffisamment pour transformer le sentier en un véritable borbier. De la « sloche », un terme sonore québécois sans équivoque pour décrire au mieux ce mélange poisseux de neige fondue et de boue. Même équipés de crampons d'acier sous nos chaussures, nous glissons et manquons de chuter à chaque instant. Par sécurité, nous avons encordé Titouan. Le regard rivé sur nos pieds, nous avançons lentement en file indienne, en bordure de ravin. Nous empruntons un raccourci dans la montagne, un chemin uniquement fréquenté par les bergers ; Khadka ouvre la voie. Soudain, il pointe du doigt un glissement de terrain qui a emporté la moitié du sentier. Je le dévisage, il m'interpelle :

- Je m'occupe de Gaétan. Occupe-toi de Titouan et de ta femme.

Je lui demande la voix hésitante en regardant ses bottes en caoutchouc :

- Tu es sûr ?
- Ne t'inquiète pas. J'ai l'habitude ! Me rassure-t-il d'un grand sourire.
- OK.

Je lui confie la main de Gaétan qui lui n'est pas chaussé de crampons : trop jeune. Gaétan me sourit, ignorant le danger. Pour lui ce chemin de traverse est un terrain de jeux et d'expérimentation infini. J'ai confiance en lui, c'est un véritable cabri. J'ai confiance en Khadka, il est dans son jardin. Malgré la tempête, le lendemain, il s'est aventuré seul dans la montagne, harnaché d'un rouleau de cuivre de 40 kg autour des épaules, afin d'amener l'électricité à un hameau à plusieurs kilomètres de son refuge.

Nous progressons à flanc de montagne depuis 2 heures, quand soudain, Gaétan s'effondre en pleure sur le bord du sentier. Il tient dans ses mains ses pieds trempés, recouverts de boue et de neige. Je me précipite vers lui. Khadka et moi-même comprenons aussitôt. Ces pieds gèlent. Vite !

Nous le déchaussons, retirons ses chaussettes mouillées et frottons vigoureusement avec nos mains ses extrémités pendant de longues minutes. Un cri de douleur nous rassure, le sang afflue à nouveau dans ses orteils. Fanny me tend une paire de chaussettes sèches et un foulard en laine de Yak. J'enfile les chaussettes et j'enrobe ses pieds dans l'écharpe.

— Ça va mon grand ? demanda-t-elle le visage fermé.

— Oui. Mais j'ai toujours mal, lui répond Gaétan, les joues encore humides.

— Tu es courageux, ça va aller.

Je me tourne vers Khadka qui a déjà anticipé en ajustant son écharpe de portage autour des épaules. Impossible pour Gaétan de marcher à nouveau sans chaussures.

— Il est léger. Je le porterai. Nous avancerons plus vite.

En prenant cette décision, Khadka nous sort d'un mauvais pas. Je soulève Gaétan, tout heureux de « chevaucher » sur les épaules de Khadka, et le positionne dans son dos. Après quelques ajustements, nous trébuchons, hésitons et glissons à nouveaux sur les sentiers. Très vite nous perdons de vue Khadka et Gaétan qui volent littéralement vers le village à portée de vue. Le parfum sucré des rhododendrons en fleur explose dans nos narines. Une horde de singes semnopithèques de l'Himalaya s'ébrouent dans le feuillage au-dessus de nos têtes, en quête de bouquets dont ils se délectent. Peu à peu, la fine pellicule de neige blanche se recouvre de pétales fuchsia. Le printemps est enfin là !

Après 10 heures de marche, nous atteignons le village de Swanta. Nous sommes tous éreintés, mais le sourire accroché sur le visage de mes enfants témoigne de l'exploit qu'ils ont réalisé. Je m'approche d'eux :

— Je suis fier de vous ! Vous avez assuré à max !

Ils me répondent avec une tape dans la main.

— Vous savez c'est quoi ce sourire sur vos visages ? C'est la liberté !

Nombre de caractères (espaces non compris) : 10 996.